Ami du Clergé du 23 novembre 1951

Deuxième partie : **PRÉDICATION**

SOMMAIRE

Pour le temps de l'Avent. — I. 1er dimanche : Avent et Année Sainte, 345.
Pour le mois de Novembre. — II. N.-D. de Montligeon : La prière à Marie pour nos défunts, 346.
Retraite de Militantes. — 2e jour : « La source de la vie » : V. Jésus, modèle de notre vie spirituelle, 348. — VI. La croix de Jésus, source et aliment de notre vie spirituelle, 349. — 3e jour : « Les deux pôles de la vie spirituelle : prière et souffrance » : VII. La souffrance, pôle négatif, 350.
En lisant. — Quelques qualités de la Foi pour le temps présent (S. S. Pie XII), 352.

POUR LE TEMPS DE L'AVENT

(1er dimanche)

AVENT ET ANNÉE SAINTE

Mes frères,

Avent 1951, avent de l'Année Sainte ! Cela nous presse de le faire plus fervent. Il est la préparation liturgique de Noël et l'Année Sainte, c'est Noël prolongé toute une année. Nous mieux préparer, cette fois, à recevoir toutes les grâces de la nativité de N.-S., c'est nous préparer à clôturer dignement cette Année jubilaire.

Comme Noël, l'Année Sainte a pour but de commémorer l'*avènement temporel* de N.-S. sur la terre et de hâter son *avènement spirituel* dans les âmes.

I. — *Son avènement temporel*

Voici que touche à sa fin l'Annnée sainte. En 1950, à Rome ; en 1951, dans toute la catholicité elle a suscité des mouvements salutaires dans les âmes : missions, jubilés, visites collectives de certaines églises ; sa solennité de clôture, à Fatima, le 13 octobre, a dépassé tout ce que nous avons jamais vu, spectacle d'un rassemblement unique, un million de pélerins. Les retardataires doivent se hâter : le 31 décembre l'Année Sainte sera close.

Quelle a été la raison première de toutes ces manifestations ? Comme à Noël, l'avènement du Fils de Dieu sur la terre.

Nous devons nous demander dans quelle mesure nous avons participé à sa commémoration.

A-t-elle été pour nous l'occasion de méditer plus profondément et d'apprécier, sinon à sa valeur, du moins suivant nos moyens, le don du Christ au monde : *si scires donum Dei ?* Hommes de l'ère chrétienne, nous sommes un peu, dans l'ordre de la grâce, comme ces privilégiés des familles fortunées qui ne savent pas ce que c'est que la misère et la souffrance. Nous sommes nés dans cette période de l'histoire de l'humanité, où « venue la plénitude des temps », la foi, la charité, l'espérance sont devenues choses faciles et où les conditions mêmes de la vie sur la terre ont été transformées par la venue, le message et le sacrifice du Sauveur.

A-t-elle été pour nous une année d'action de grâces pour ce plus grand bienfait de Dieu à l'humanité ? Combien « ont désiré voir ce que nous avons vu et entendu » ! Dès la réalisation de la promesse, l'âme de Marie explose dans un *Magnificat* de reconnaissance et celle du saint vieillard Siméon est à ce point comblée qu'elle ne désire plus rien d'autre : *Nunc dimittis servum tuum, Domine...*

A-t-elle été la providentielle circonstance d'une rénovation de nos promesses du baptême, de nos engagements de la communion solennelle, de notre attachement au Christ qui est notre salut et notre vie ? « Il n'y a pas d'autre nom donné sous le ciel en qui nous puissions être sauvés », ni nous, ni nos familles, ni la société. Qui n'est pas avec lui est contre lui et qui ne travaille pas avec lui perd sa peine et son temps.

Voilà sur quoi, d'abord, doit porter notre examen de conscience en ce temps d'Avent 1951. Il est normal, devant Dieu, d'établir son bilan. Il s'impose davantage, cette année sainte finissante.

La fête de Noël nous offre l'occasion de donner leur plein à ces sentiments de foi, de gratitude et de fidélité ou de réparation...

II. — *Son avènement spirituel*

En définitive cet Avent doit nous conduire à l'avènement spirituel de N.-S. dans notre âme et dans les âmes.

Les commémorations humaines ne sont qu'évocations de souvenirs. Nos fêtes liturgiques renouvellent d'une façon mystique, la venue du Christ en nous.

Son royaume est au-dedans de nous. Il l'a solennellement déclaré : « Je suis venu pour qu'ils aient la vie et qu'ils l'aient en abondance. » Aussi parlant de l'Année sainte, le pape en a parlé comme d'une année de salut, de sanctification, de vie intérieure.

Pour les *Romées* de 1950 elle ne peut pas rester qu'un inoubliable souvenir ; pour ceux de 1951 il ne suffit pas d'un calvaire dressé en fin de mission. L'important, l'essentiel, c'est la renaissance du Christ dans leur âme, le retour à la grâce sanctifiante s'ils l'avaient perdue ou un tel accroissement de cette grâce dans les âmes fidèles qu'il donne l'impression d'un vrai renouveau.

Tel doit être l'objet du second point de notre examen de conscience en ce temps de l'Avent. L'Année Sainte a-t-elle produit en nous ce fruit de choix, notre conversion : du péché à la grâce, ou de la grâce à la ferveur ? Avons-nous travaillé au retour des pécheurs, — Année Sainte, année du grand retour — et

surtout de ceux qui nous sont les plus proches et les plus chers ?

Il n'est jamais trop tard de bien faire. L'Avent et Noël se présentent à nous comme un abrégé d'Année Sainte où nous devons renforcer ce que nous avons commencé ou suppléer à nos manquements. La générosité d'une conversion de la dernière heure peut égaler et surpasser une vie de mérite.

Prions ! Le temps de l'Avent est temps de prière : « *Rorate, cœli, desuper* », « Venez, divin Messie »... Faisons passer toute notre âme dans ces prières collectives au cours desquelles Jésus prie avec nous. Il faut prier plus et mieux pendant ces semaines. La conversion est œuvre de la grâce et la grâce s'obtient par la prière.

Méritons ! doublons l'efficacité de notre prière de la pratique du sacrifice. L'Avent est temps de pénitence, comme il est temps de prière. Que ce mot de pénitence ne nous effraie pas. Les pénitences héroïques des grands saints laissent penser à certaines imaginations qu'il n'y a de pénitence que les jeûnes prolongés, les cilices, les flagellations. Non, le plus agréable sacrifice pour Dieu, c'est l'accomplissement joyeux de notre devoir d'état, avec ses fatigues, ses contrariétés, ses insuccès, dans un esprit d'obéissance à la volonté de Dieu qui s'y exprime : l'obéissance est meilleure que le sacrifice.

* *

Terminons en beauté cette Année Sainte. Que Noël 1951 en soit comme l'apothéose ; qu'il soit la *journée la plus sainte* de l'Année Sainte. Pour cela préparons-le, pendant cet Avent, par la réflexion, la prière et la pénitence.

Alors nous pourrons chanter à Noël dans la reconnaissance et dans l'allégresse : « *Il est né le divin Enfant !* » dans la reconnaissance : il est né pour nous ; dans l'allégresse : il vit en nous. *Jesus Christus, heri et hodie...*

POUR LE MOIS DE NOVEMBRE

II

Notre-Dame de Montligeon

LA PRIÈRE A MARIE POUR NOS DÉFUNTS

Afin de vous porter à prier beaucoup la Sainte Vierge pour vos défunts, je voudrais vous rappeler un témoignage éclatant de son dévouement à nos chers morts.

Il est en France, dans un pli des collines du Perche, sur le seuil de notre Normandie, une sorte de « Purgatoire de Notre-Dame ». La Vierge libératrice semble y avoir établi son Q. G. et ses services. C'est Notre-Dame de Montligeon (Orne).

Ce que la Sainte Vierge a réalisé là et ce qu'elle continue d'y accomplir dépasse tout ce qu'ont imaginé pour les âmes souffrantes leurs secouristes les plus connus, S. Odilon de Cluny ou Mère Marie de la Providence. Montligeon est vraiment l'ostensoir de N.-D. des suffrages, comme Lourdes, celui de l'Immaculée et Fatima, celui de N.-D. du Rosaire. Notre foi ne repose pas sur ces manifestations, mais leur histoire et leur œuvre en donnent une illustration voyante et parlante.

II. — *Son histoire*

L'œuvre expiatoire eut la Sainte Vierge pour inspiratrice ; elle fut établie dans sa chapelle ; ses adhérents l'ont plébiscitée leur Patronne et Rome a ratifié ce choix. L' « Œuvre Expiatoire » c'est « *Notre-Dame de Montligeon* ».

L'abbé Paul-Joseph Buguet (1843-1918) son fondateur, dès les premières années de son ministère, s'était senti enclin à prier et à célébrer la messe pour l'âme souffrante la plus délaissée. Pourtant, ce n'est qu'en 1884, six ans après sa nomination à La Chapelle-Montligeon, qu'il établit, avec l'autorisation de Mgr Trégaro, évêque de Séez, son Association pour la délivrance des âmes délaissées du Purgatoire. Et aux origines de cette Association se place un signe : « La dame au voile blanc », qui semble bien avoir eu sur le fondateur une influence décisive. Il l'a raconté lui-même :

« En mai 1884, une personne que je ne connaissais pas vint me demander de célébrer une messe à ses intentions. Son visage indiquait qu'elle était d'un âge d'environ cinquante ans ; elle était alors vêtue très modestement, portant le costume d'une femme du peuple, son air inspirait respect et confiance. Huit jours après, à cette messe que je célébrais suivant sa demande et selon ses intentions à 8 heures et au jour indiqué, je fus surpris de la voir au bas de l'église vêtue d'une robe bleu ciel et la tête couverte d'un long voile blanc descendant jusqu'à la ceinture.

Qui était-ce ? Je ne l'ai jamais su et personne n'a pu me renseigner à ce sujet. Longtemps elle pria devant l'autel de la Sainte Vierge. A midi, comment et par quel endroit a-t-elle disparu ? je l'ignore, et quoique sa présence à l'église eût à ce point éveillé l'attention que les personnes du bourg venaient pendant cette matinée à l'église pour la voir, personne n'a pu connaître par où elle avait dirigé ses pas...

Quoiqu'il en soit de ce fait, il est certain que, depuis cette visite, j'étais très tourmenté et poussé intérieurement à rédiger les statuts fort simples qui devaient être à la base de l'Œuvre Expiatoire... »

Sans croire à une apparition, il n'est donc pas douteux que le fondateur, qui n'aimait guère aborder ce sujet, a vu là un signe du ciel, comme une messagère de la Ste Vierge... Montligeon ne possédait alors que sa vieille petite église de village. Naturellement elle devenait le centre de l'association naissante. Mais dans cette église, le fondateur choisit pour siège canonique la chapelle de la Sainte Vierge.

« Cette chapelle de la Sainte Vierge avait un cachet qui m'allait au cœur, a écrit M. Buguet ; j'aimais à y voir un tableau de l'autel représentant l'Annonciation. N'était-ce pas un moyen pour moi de me rappeler les grâces de Dieu ? Né le 25 mars, au jour de l'Annonciation, j'ai toujours eu une préférence pour cette image. »

Et pourtant, vu la destination nouvelle de la chapelle, un jour, ce tableau devait être reporté sur le mur de séparation des deux nefs, pour faire place à l'image désormais classique de la Vierge libératrice : Marie, tenant son Jésus sur son bras gauche, et brisant de sa main droite les chaînes d'une âme captive.

A six ans de là, devant l'affux des pélerins — l'œuvre avait marché vite, — M. Buguet et les collaborateurs qu'il avait fallu lui adjoindre, décidaient l'érection de la basilique actuelle aux deux flèches élancées.

Le 15 août 1913, Mgr Buguet, « la figure rayonnante », dirait aux jeunes filles de sa confrérie paroissiale :

« Autrefois, on parlait de S. Pierre de Montligeon, quand je vins dans la paroisse ; maintenant, c'est Notre-Dame de Montligeon dont le nom est répandu par tout l'univers. Elle a son autel à la basilique de *Monte Santo* à Rome ; il y a des églises en son honneur au Liban, au Canada, à Barcelone, en Angleterre, en Belgique, en Hollande, en Australie... »

Elle avait d'abord son autel à la basilique de Montligeon et cette basilique lui était dédiée. Les adhérents, inscrits de tous les horizons, n'écrivaient qu'à « *Notre-Dame de Montligeon* ». Rome ratifiait ce plébiscite. Le 4 octobre 1893, Léon XIII érigeait l'association de M. Buguet en *Archiconfrérie,* sous le nom de *Notre-Dame de Montligeon.* L'invocation : « Notre-Dame de Montligeon, priez pour les âmes délaissées du Purgatoire » était indulgenciée. Le vocable devenait synonyme de Marie Libératrice, de Notre-Dame du Suffrage, de Reine du Purgatoire...

Et depuis, tous les Papes n'ont cessé d'accorder de multiples indulgences à tous les associés de l'Archiconfrérie [1].

La statue de Marie Libératrice domine aujourd'hui le chœur de la basilique : groupe monumental de 3 m. 70 de haut, sculpté en plein carrare par l'artiste italien Tadelini, dont, malheureusement, trop d'images donnent une reproduction artistiquement amoindrie. La Vierge, au chef incliné et au regard plein de compassion, tend un bras dans un geste de secours vers un pauvre être chargé de chaînes, et serre de l'autre bras l'Enfant Jésus qui se penche, lui aussi, vers une autre âme, celle-ci entièrement purifiée de ses fautes et lui met la couronne des élus...

II. — *Son œuvre*

Qu'était donc cette œuvre que N.-D. Libératrice suscitait ? Qu'était cette association qui avait recruté, en quelques années, des millions d'adhérents ? Qu'était ce mouvement qui avait fait surgir en plein village, à l'orée d'un bois, une véritable cathédrale ? — Le plus grand secours à nos morts, *aux morts oubliés et abandonnés :* une *croisade de messes à leur intention* dont le nombre ne cesserait de s'accroître.

Il est, parmi les âmes souffrantes du Purgatoire, des âmes dont le sort doit particulièrement émouvoir un cœur chrétien, puisqu'on est chrétien dans la mesure de sa charité. Ce sont les âmes oubliées, délaissées, abandonnées.

Celles des sans famille. Il y en a dans le purgatoire comme sur la terre : des parents sont morts sans enfants ; des orphelins n'ont jamais connu ni père ni mère ; le dernier rejeton d'une famille a disparu... et de tous ceux-là, il ne reste plus personne pour entretenir la tombe et pour implorer le repos éternel.

Celles surtout des sans famille spirituelle. Ceux qui demeurent sont des indifférents, peut-être même des incroyants. Ils ont honoré leurs morts d'un bel enterrement et d'un riche tombeau. Mais ils ne s'agenouillent jamais près de cette tombe pour supplier la miséricorde d'un Dieu auquel ils ne croient pas ou pour s'inquiéter d'un au-delà auquel ils ne croient pas davantage.

Le purgatoire de ces âmes abandonnées s'augmente à nos yeux d'un supplice de surcroît : de ce délaissement même.

Ne nous viendrait-il pas alors à la pensée de les prendre en charge, de les adopter, de nous substituer à leur famille inexistante ou défaillante ? Ce fut celle du curé de la Chapelle-Montligeon et c'est pour ces âmes qu'il créa l' « Œuvre Expiatoire ».

Pour elles, comme pour toutes les autres âmes, il implora tous les suffrages. Mais il voulut surtout le suffrage des suffrages, la sainte messe. Ce n'est plus seulement notre substitution personnelle, avec toutes ses imperfections, c'est la substitution de N.-S. avec sa valeur infinie. A l'autel, comme sur le Calvaire, Jésus s'immole toujours aux mêmes intentions, en sacrifice d'adoration et de reconnaissance, mais aussi en sacrifice d'expiation et de prière. Prière et sacrifice qui surpassent à l'infini tout ce que nous pourrions tenter de plus grand et de plus héroïque pour nos défunts.

C'est ce suffrage surtout qu'il fallait à ces âmes, puisqu'elles sont entièrement privées de tout autre secours. Il compenserait à lui seul tous les autres. Il dédommagerait ces oubliées de leur privation.

Ce suffrage par excellence, l'abbé Buguet eut l'ardente charité de l'assurer à l'âme la plus délaissée, puis, sur la demande de son évêque, aux âmes les plus délaissées du purgatoire : Avant même la fondation de l'Œuvre Expiatoire, depuis longtemps, — il l'a écrit lui-même — il aimait à célébrer la messe le lundi à cette intention.

Il eut l'ambition de la multiplier à l'infini et d'associer à sa charité les plus pauvres. Les premiers statuts portaient : « Article 4 : la cotisation de chaque membre pour avoir part

[1] Dans leur catalogue, il faut relever celle-ci qui montre quel cas fait de l'Œuvre Expiatoire S. S. Pie XII, qui fut et reste son Protecteur. En mémoire de sa visite à Montligeon, le 12 juillet 1937, chaque année, à cette même date, ou l'un des sept jours suivants, les fidèles peuvent gagner une indulgence plénières, aux conditions ordinaires, en visitant la basilique de Notre-Dame de Montligeon.

au mérite de toutes les messes est de 5 centimes par an. » Mgr de Forbin-Janson avait fondé son admirable Sainte-Enfance, à la cotisation d'un sou par mois.

Il se fit le Pierre l'Ermite de cette croisade. Commis-voyageur des âmes souffrantes, il plaida leur cause à travers l'Europe et les Etats-Unis. Vraiment, il mérite de porter dans la postérité le titre de missionnaire des âmes du Purgatoire. L'abbé Buguet a soulevé le monde à l'appel de l'au-delà.

Le compte rendu d'une audience, accordée au fondateur par Léon XIII, le 26 février 1902, peut nous donner une idée de l'ampleur atteinte par l'Œuvre Expiatoire.

— Combien avez-vous d'associés maintenant ?

— Dix millions, Très Saint Père.

— Vous en avez dans tous les pays ?

— Oui, non seulement dans toute l'Europe et dans les deux Amériques, mais dans l'Asie, l'Afrique, et les îles les plus lointaines.

— Et combien faites-vous dire de messes ?

— Avec les seules ressources, nous avons fait célébrer l'année dernière plus de 210.000 messes.

* *

Au temps qu'il était évêque de Lourdes, le cardinal Gerlier, venu à Montligeon, « d'une cour de pitié à l'autre », rapprochait ces deux miracles de la charité de la Vierge : sur les bords du Gave, secourable aux vivants, à Montligeon, secourable aux malheureux de l'au-delà.

Montligeon n'a pas, dans le monde, le renom de Lourdes ; mais les chiffres — combien augmentés depuis 1902 — montrent que le rapprochement n'est pas sans valeur. Sous deux aspects différents, Notre-Dame est toujours le « Secours des chrétiens », la « Consolatrice des affligés » et la « Reine de la Paix ».

RETRAITE DE MILITANTES

2e jour

La source de la vie

V

JÉSUS, MODÈLE DE NOTRE VIE SPIRITUELLE

Nous avons constaté que Jésus réalisait avc un rare bonheur la synthèse de l'humain et du divin. Puisque nous sommes nous-mêmes à la fois engagés dans le monde et promus à la dignité de fils de Dieu, il nous faut, comme lui, concilier l'humain et le divin, incarner le divin dans l'humain, ce qui revient à être d' « *autres Christ* ». C'est ainsi que nous réaliserons la perfection à laquelle nous sommes obligés : « *estote perfecti, sicut...* »

1° Contemplons donc la perfection de Jésus ; 2° voyons comment la faire passer en nous.

I. — *Contemplons la perfection de Jésus*

Nous avons admiré comme il avait bien fait son métier d'homme, ouvert à tout ce qui est humain, galiléen cent pour cent, accessible à tous les sentiments d'un homme de son temps et de son pays, disons d'un *homme* tout court.

Mais ce Jésus, si parfaitement homme est un *homme parfait*. Et c'est là-dessus qu'il faut fixer notre attention. Comment évoquer en quelques instants cette perfection ? Dessinons-en les grandes lignes. Ce qui frappe quiconque lit l'Evangile, c'est l'admirable équilibre de cette physionomie morale, équilibre qui lui assure l'absolue maîtrise de lui-même et l'ascendant sur tous ceux qui l'approchent, amis et ennemis.

Retenons quelques traits marquants réduits à deux *couples* de qualités antagonistes.

1° *Jésus est humble et magnanime.* — Jamais un mot d'enflure, une parole mordante, une réaction de l'amour-propre excédé ou blessé, un retour sur lui-même. Il est comme débarrassé de ce « moi » que nous traînons toujours avec nous et qui complique tellement notre vie. Inaccessible à la flatterie comme à l'injure. « Bon Maître. — Nul n'est bon que Dieu ». — On le soufflette : « Si j'ai bien parlé, etc. ». Voilà ce qui lui permet de toujours être tout à tous, dans un calme, une douceur, une simplicité séduisante.

Mais, inversement, quand ce sont « les affaires de son Père » qui sont en jeu, il se redresse de toute sa stature de fils de Dieu. Comme il réclame la foi en lui, la soumission, l'obéissance : « Lâche tout, suis-moi... Il y a ici plus grand que Moïse, qu'Abraham... On vous a dit... et *moi* je vous dis... » Le même qui s'est dérobé à ceux qui le voulaient faire roi, évoque le jour où il paraîtra dans sa gloire, pour juger tous les hommes... « Es-tu roi ? — *Je le suis...* » Le même qui supporte avec tant de patience les importunités de la foule, les incompréhensions de ses disciples, mène contre les pharisiens une « guerre froide », où à tout coup, il les désarçonne. Et comme il se dresse pour les fustiger « hypocrites... race de vipères, etc. ». Cet homme n'est pas un être diminué. Sa bonté exquise n'est pas faiblesse.

2° *Il est prudent et loyal.* — Un ordre très sage régit son apostolat. Il choisit avec beaucoup de sagacité son P. C. : Capharnaüm, carrefour où l'on afflue de toutes parts. Il tient tête aux « Juifs » mais il ne les brave pas inutilement et sait se dérober à temps, et se mettre en sûreté tant que « son heure » n'est pas venue. De même, il évite tout ce qui pourrait, dans son enseignement, donner prise à un messianisme politique. (Il prêche « en paraboles », il voile ses miracles, etc.).

Mais quand il faut parler haut et faire éclater la vérité, comme il applique la grande règle qu'il a donnée à ses disciples : « *est, est ; non, non* » ! Il est venu « pour rendre témoignage à la vérité ». Il la met à la portée de tous, il ne la dit qu'à bon escient mais il la dit et, quand le moment est venu, il la proclame au péril de sa vie. Il est mort pour avoir dit cette vérité qui gênait les pharisiens.

On pourrait multiplier ces « couples » qui sont, chez lui, si heureusement complémentaires et lui assurent tant d'aisance dans l'action. Avec quelle liberté il fréquente riches et pauvres, juifs et samaritains, fonctionnaires décriés et pécheresses publiques ! Contentons-nous d'aller à l'essentiel, en découvrant le secret de ce parfait équilibre, de cette perfection dans l'harmonie. Ce qui caracté-

rise Jésus, c'est son intimité avec son Père. Cette intimité, qui renouvelle en son cas l'harmonie du Paradis terrestre, est le grand principe d'équilibre qui fait si séduisant en sa perfection son humanité. Et elle se ramène à un suprême équilibre : *le respect et l'amour.*

Il sait que Dieu est le souverain Maître de toutes choses, que c'est lui qui dispense à l'homme la vie et tous les biens, qu'il voit dans le secret et qu'il veille sur sa créature... et que la vie humaine n'a d'autre sens que de glorifier ce grand Dieu, par l'accomplissement de sa volonté. C'est là « sa nourriture »... De là se dégage un sens très vif du péché. Pourtant, jamais il ne prend une allure de pénitent, car il se sait sans péché. Et jamais, non plus, la grandeur de Dieu ne l'écrase : il la reconnaît avec délices, car l'amour équilibre en lui et domine la crainte.

Son obéissance est toute filiale et n'est qu'une expression de sa tendre confiance envers Celui à qui il a remis sa vie, et qui est le Père par excellence. On peut dire que jamais il ne perd le sentiment de cette paternité qui investit son existence et la baigne de joie : « Père, je vous loue... » Un père n'a rien à refuser à son fils et le fils ne recule devant aucune hardiesse : il est si sûr d'être exaucé : « Père, je veux que... ».

Et que dire de cette intimité, quand elle se réfugie sur la montagne, dans le silence d'une belle nuit ! Avant de s'engager dans l'action (Désert), à toutes les heures graves de sa vie, dans le triomphe et dans l'agonie, après le labeur d'une journée apostolique, il se réfugie dans la prière, il s'y plonge, il s'y réconforte, il s'y transfigure : « il faut prier toujours ! »

II. — *Faisons passer en nous la perfection de Jésus*

Comment ? Nous ne sommes que « fils adoptifs », notre nature n'est qu'une « humanité de surcroît » ; pourtant nous pouvons — par degrés — devenir d'autres Christ. S. Paul nous y invite : « Ayez les sentiments de Jésus... ».

Il suffit de contempler le divin modèle et de le reproduire en nous. Il ne s'agit pas d'une sorte de décalque, d'une reproduction par l'extérieur... Entre le Christ et nous, il y a toute la différence entre un juif du temps d'Auguste et un français de 1950 et, encore plus, la différence entre le Verbe incarné et une créature devenue participante de la nature divine.

Une transposition s'impose.

Ensuite, et ceci est capital, le modèle est *en nous.* « De l'autre côté de nous, écrit R. Guardini, il n'y a pas seulement un but, mais lui, le vivant. » Je dois... devenir prêt à l'accueillir... Un jour, il viendra, non par un livre, *mais par lui-même.*

Donc celui qui revit dans nos Evangiles, c'est *en nous* qu'il faut le contempler. J'oserais dire, c'est en nous qu'il faut le laisser vivre, avec une telle intensité que notre âme soit comme imprégnée par la sienne et que ces sentiments, si humains et si divins, si parfaits, ses qualités, ses vertus, tout ce qui s'est traduit par tous les agissements que rapportent les Evangélistes, que tout cela passe en nous.

Comment ? Par cette intimité avec lui que noue la méditation et que développe l'habitude de centrer notre vie sur lui jusqu'à en être obsédé.

* *

Quant à cette intimité familière et incessante, je crois que la meilleure manière de l'établir c'est de s'accoutumer à se demander : « que dirait, que penserait, que ferait Jésus à ma place ? » Voilà la transposition qui s'impose et qui s'avère souverainement efficace. Cette seule question a la vertu de substituer les sentiments du Christ aux nôtres, donc de purifier les nôtres ou de les exalter, selon les cas. De nous pacifier en lui...

C'est ainsi qu'on *devient* chrétien. Car il ne faut pas dire : « je suis chrétien », mais : « je m'efforce de le devenir... » (R. Guardini)). A force de remettre la décision à Jésus, de le substituer à nous, lui qui est en nous, il vivra en nous, c'est lui qui agira, avec notre langue, nos bras, nos jambes. N'est-ce pas le secret de la sainteté ?

VI

LA CROIX DE JÉSUS, SOURCE ET ALIMENT DE NOTRE VIE SPIRITUELLE

Jésus est plus qu'un modèle, il est *la forme même de notre perfection de fils de Dieu.* C'est en lui devenant conformes que nous nous achevons en plénitude, dans une intimité croissante et féconde avec Dieu.

Cette intimité, il a fallu la reconquérir par l'Incarnation et la Passion, source inépuisable de notre vie spirituelle. Méditons donc : 1° sur la *mort du Christ* et 2° voyons comme elle est *la source de notre vie.*

I. — *La mort du Christ*

Vue de l'extérieur, la mort du Christ est le plus retentissant échec que jamais homme ait essuyé. (Résumer le conflit : Jésus-pharisiens, d'après S. Jean, pour aboutir à la condamnation inique qui est leur triomphe... éphémère.) Ainsi voilà Jésus pendu au bois d'infamie, entre deux canailles, en pleine jeunesse, au moment de conquérir les foules et d'asseoir son Règne.

Défaite ? Non. En réalité, victoire décisive de l'obéissance et de l'amour. On ne prend pas sa vie au Fils de l'homme. Il la *donne* par amour pour son Père et pour nous ; et la seule initiative des méchants est de déterminer le mode de ce don. « Dieu a tant aimé le monde etc... », et ceci : « Il a aimé les siens jusqu'à la fin ».

Or les siens se débattaient au fond du néant pécheur. C'est pour nous atteindre dans ce « mauvais néant » que le Verbe « s'anéantit », se vide en quelque sorte de sa divinité, se charge de l'effroyable responsabilité du péché, dont, seul, un Dieu pouvait mesurer la malice et réparer les dégâts...

Voyez comme il s'anéantit dans sa Passion (rappel sommaire)... ; écoutez ce cri déchirant : « Deus... quare me dereliquisti... » Mais parce qu'il était le Juste, parce qu'il était l'amour, non seulement sa mort accomplit toute Justice (cf. dialogue de la Justice et de la Miséricorde dans S. Bernard...). Mais en lui, solidarisé avec nous tous, nouvel Adam, c'est

nous tous, insolvables qui soldons la dette et qui, une fois encore, surgissons du néant, pour retrouver l'intimité divine avec le Ressuscité. Ainsi, grâce à la Passion et à la Résurrection, notre existence prend un autre sens : « nous sommes passés de la mort à la vie... »

II. — *Comment nous puisons la vie dans la mort du Christ*

Par le baptême et par l'Eucharistie.

1° Le *Baptême* tire toute son efficacité de la mort du Christ. Car cette *plongée* dans la piscine (rite primitif simplifié mais non supprimé aujourd'hui) signifie que nous sommes comme ensevelis avec le Christ, que nous le rejoignons dans sa mort. Au sépulcre, nous laissons le « vieil homme », il est mort. Mais avec Jésus, nous sortons du tombeau, revêtus de la vie même du Christ ressuscité ,hommes nouveaux, « créés par Dieu dans la justice et dans la sainteté, fille de la vérité ». Comme l'enfant sort du sein de sa mère, nous sortons du sein mystérieux de la mort régénératrice. Le sacrifice du Christ est *consommé*, c.-à-d. agréé du Père, et produit ses effets de divinisation. (Rappelez la doctrine du sacrifice qui, partout, comporte avec l'offrande à la divinité, communication entre l'offrant et son Dieu, par l'intermédiaire de la victime.)

Ainsi, parce que Jésus « s'est fait obéissant jusqu'à la mort de la croix, Dieu l'exalte ». L'homme Jésus, à la fois prêtre et victime de son sacrifice, passe en Dieu... et nous avec lui. Incorporés à lui, nous partageons sa vie, ici-bas par la grâce, là-haut par la vision. Déjà, les Trois sont en nous et leur vie d'amour nous envahit. Et parce que nous sommes mus par l'Esprit, nous sommes fils..., héritiers... « O chrétien, devenu participant de la génération du Christ, renonce aux œuvres de la chair, c.-à-d. ne vis plus comme un simple homme. Reconnais ta dignité, ne laisse pas ta vie dégénérer puisque tu es devenu participant de la nature divine, et que tu es transféré dans la lumière et le royaume de Dieu... » (S. Léon, *Office de Noël*, 2e nocturne).

2° *Par l'Eucharistie.* — A une vie si haute, convient une nourriture toute divine ; c'est encore la Croix du Christ qui en est la source. Car si notre sacrifice — l'*unique* — est celui du Calvaire, il ne prend tout son sens que si nous mangeons la victime par nous offerte. Or ce que nous avons offert, ce n'est pas une chair animale, c'est celle même du Fils de Marie. Et c'est lui-même qui nous invite, qui nous pousse à la manger. (Commentaire rapide de Jo., VI, 2e partie, et du récit de la Cène).

Voilà comment, constitués prêtres (au premier degré) par l'onction baptismale, nous pouvons et offrir et manger la chair du Christ. Nous pouvons et devons, tous les jours « faire ceci en mémoire de lui » ; c.-à-d. par le prêtre, ordonné par un rite spécial qui accentue le caractère sacerdotal, renouveler la Cène, la nouvelle Pâque, donc nous asseoir au « banquet sacré où le Christ lui-même nous est servi », pour *nourrir, augmenter* notre vie de chrétiens, *réparer* nos pertes, et nous *délecter...* (Commenter cet enseignement de saint Thomas.)

C'est cela la Messe. Comment pouvons-nous la sous-estimer ? nous en priver ? la tronquer, en négligeant de participer au sacrifice éternel et toujours actuel, par la communion ? S'il y a si peu de charité dans la communauté chrétienne, n'est-ce pas parce que nous ne resserrons pas entre nous les liens fraternels, en mangeant le même pain, en participant *en commun* à la divine victime et en renouvelant cet esprit de victime qui doit passer de Jésus dans tous ses membres ?...

Nous ne pouvons douter de la vie, quand Jésus nous l'a faite si belle, si haute et si féconde. Consacrés à la Trinité sainte par le baptême, transfigurés jusqu'à devenir des dieux par participation, alimentés de cette chair et de ce sang, qui fut la nourriture des martyrs, comment ne pas nous sentir soulevés au-dessus de nous-mêmes, au-dessus de cette terre, avec ses misérables agitations, plus proches les uns des autres ; comment ne prendrions-nous pas conscience de ce pouvoir qui est un devoir, d'être, pour notre milieu, *sel* qui préserve de la corruption, *ferment* qui soulève la masse, *lumière* qui rend la vue aux aveugles d'aujourd'hui ?

Comme il est significatif et suggestif ce « signe de croix », que nous traçons si machinalement sur nous !... Ah ! qu'il nous rappelle à nous, militants, et nos pouvoirs et nos devoirs. Que la vie qui découle de cette croix de Jésus, croisse en nous et déborde largement sur un monde qui se meurt, faute de connaître le Crucifié...

3e jour

Les deux pôles de la vie spirituelle : prière et souffrance

VI

LA SOUFFRANCE, PÔLE NÉGATIF DE LA VIE SPIRITUELLE

La vie spirituelle tourne autour de deux pôles : l'un positif c'est la prière, sous toutes les formes, que nous envisagerons cet après-midi ; l'autre négatif, c'est la souffrance. Voyons 1° *comment se pose le problème* et 2° *son rôle dans la vie spirituelle.*

I. — *Le problème de la souffrance*

C'est le problème majeur qui angoisse tout homme, et qui, s'il est mal posé, risque de ravager notre vie. Un cancéreux au dernier stade de ses souffrances, un père de quatre enfants qui vient de perdre sa femme, ne peuvent guère retenir sur leurs lèvres la tragique question : Pourquoi ? Oui, pourquoi Adam a-t-il perdu si vite le bonheur, cette immunité qui lui épargnait l'ignorance, la maladie et la mort ? Pourquoi Dieu, en créant l'homme nouveau, l'a-t-il laissé aux prises avec la souffrance du « vieil homme » ? Alors, la vraie question n'est pas de demander des comptes à Dieu et de poser comme condition à notre foi en lui la suppression ou au moins la justification de la souffrance, mais de se demander quelles ont été ses vues en la maintenant dans le monde de la Rédemption... Faute de poser ainsi la question, *on ne peut aboutir qu'à des solutions fausses ou incomplètes...*

Les fausses solutions :

1° les *stoïciens* nient la douleur : « tu n'es qu'un mot ! » Superbe inhumaine... — 2° les *Grecs* l'ignorent : elle n'a pas de place dans une conception harmonieuse du monde. Politique des yeux clos... — 3° les *Juifs* la re-

gardent comme un châtiment. Alors, quiconque souffre a péché. Cf. les amis de Job. Dieu leur répond : non pas *châtiment* mais *épreuve.* — 4° L'homme moderne ayant perdu le sens de Dieu, s'insurge contre la douleur et en déduit la confirmation de son athéisme, qui est *refus de Dieu* (Sartre).

Nous sommes trop souvent de cette congrégation : « Qu'est-ce que j'ai fait au bon Dieu ? » (inconscience) ; « Dieu n'est pas juste » (outrecuidance) ; « Il n'y a pas de bon Dieu » (absurdité, car, si le mal le supprime, le bien le « pose »). Alors existence intermittente !

Les *solutions incomplètes* qui soupçonnent que la souffrance est compatible avec l'ordre, qu'elle en est une pièce, sans aller jusqu'au bout... Retenons que :

1. il est plus divin de faire de l'ordre avec du désordre, de tirer le bien du mal que de supprimer la douleur.

2. cette douleur est un *stimulant de la recherche humaine,* donc de l'effort civilisateur, qui reconquiert par lambeaux la royauté de l'univers. C'est pour écarter ou diminuer la souffrance que l'homme travaille à connaître et à capter les forces naturelles et à augmenter ainsi notre standard vital ;

3. la douleur est l'initiatrice de la fraternité. Contre l'égoïsme qui nous isole et nous ferme, elle incite les hommes à se chercher, à se comprendre, à s'entr'aider. (Cf. camps de concentration, où les frères ennemis communiaient dans la détresse commune.)

4. la douleur, enfin, c'est l'appel des hauteurs, qui nous contraint de nous élever au-dessus de la vie trop facile et de lever les yeux vers les régions supra-terrestres, pour y situer le bonheur, vers Dieu qui, seul, peut nous secourir dans la détresse et contenter nos désirs. (Cf. Estaunié, *L'Appel de la Route).*

La solution complète et la seule accessible parce qu'elle est une réalité vivante et aimante: *le Calvaire.*

Dieu a *voulu* souffrir. Mystère, mais qui nous épargne une absurdité. En faisant de la souffrance du Christ le gage et la mesure de l'amour, Dieu en a comme changé le signe. Elle n'est plus la rançon du désordre, mais la clef de voûte de l'ordre nouveau. Non plus malédiction (« maudit celui qui est pendu à la croix ») mais *bénédiction.* L'amour crucifié de Jésus compense tous nos refus d'amour et nous reconquiert l'intimité divine.

Or Dieu « qui nous a créés sans nous, ne peut nous sauver sans nous ». Il faut que nous acquittions notre part de la dette d'amour que le Christ a soldée : « *Adimpleo quæ desunt passionum Christi* », tel est le mot de l'énigme. Chacun est créancier avec le Christ, *solidairement.* Voilà pourquoi les meilleurs sont souvent les plus éprouvés. Ayant plus d'amour, Dieu leur accorde une épreuve à la mesure de cet amour.

Voilà comment la douleur est, non le désordre scandaleux, mais la pièce maîtresse de l'ordre nouveau. D'où son rôle dans notre vie spirituelle. Elle est indispensable pour conquérir — nous-mêmes, — les autres — et Dieu.

II. — *Le rôle de la souffrance dans la vie spirituelle*

La lutte contre nous-mêmes. — L'homme nouveau n'est pas achevé au sortir du baptistère. Il est en perpétuelle voie de création, jusqu'au jour de sa mort terrestre, qui est son vrai et définitif « *dies natalis* ». C'est dire que, tant que nous vivrons, nous serons tiraillés entre le vieil homme, qui a la vie dure et l'homme nouveau, qui l'a si fragile. « La chair, dit S. Paul, convoite (et complote) contre l'Esprit » ; et, ailleurs, tristement, : « Je ne fais pas le bien que j'aime et je fais le mal que je hais... » Qui l'emportera de ces deux hommes, que nous connaissons bien ? le plus valeureux. Celui qui saura imposer à l'autre sa volonté, car « victoire égale volonté ».

Voilà pourquoi S. Paul nous dit « je me bats contre mon corps et je le traîne dans l'arène comme le vainqueur traîne le vaincu... »

Cette mise à mort, c'est la « mortification ». Pour mater sa gourmandise, rien ne vaut un bon pain sec ; pour abattre le cher petit orgueil, rien ne vaut un bel affront. Rien ne nous libère de la servitude des sens comme la morsure d'une douleur, dans notre chair ou dans notre esprit. Et si Dieu s'en mêle, cela n'en vaut que mieux. La besogne sera bien faite... Heureuse maladie ! heureux échec : « *bonum mihi quia humiliasti me* », heureuse blessure qui convertit l'hidalgo Ignace, heureuse détresse physique et morale qui fait de Madeleine Semer une sainte !

La douleur est le *grand moyen de conquérir les autres.* — Vous êtes vouées à l'apostolat ; vous en connaissez les difficultés et les déceptions. « J'ai tout fait pour la gagner ; que de paroles, que de démarches, que de gentillesses ! » — Mais avez-vous prié ? — Certes oui ! — Vous êtes-vous privée ? — Ma foi non !... — Nous y voilà : vous n'y avez pas mis le prix ! » Le P. Lenoir conte qu'un de ses convertis — un dur — se privait de cigarettes pour « avoir » un camarade de tranchée.

La douleur est le grand moyen de conquérir l'intimité de Dieu. — Rien ne nous rapproche plus du Christ que de souffrir. Nous ne pouvons atteindre sa perfection, mais nous pouvons toujours le rejoindre dans sa crucifixion. *Christo confixus sum Cruci.* Voilà la plus étroite ressemblance avec lui. (Et c'est la raison pourquoi il faut souffrir pour les autres, afin de devenir leur rédempteur avec le Christ.)

Pour que Dieu soit vraiment à l'aise chez nous et puisse se donner pleinement, il faut que rien de l'humain ne s'interpose entre lui et nous. Il faut que notre âme soit décapée et réduite à sa pure substance, et aussi à une entière réceptivité. C'est la doctrine des mystiques, fondée sur leur expérience à la fois douloureuse et délicieuse. Seule, nous dit S. Jean de la Croix, la Foi nue peut atteindre Dieu. Alors, dénudez-la, c.-à-d. renoncez, non seulement à toute attache, si innocente qu'elle soit, mais même à toute satisfaction d'ordre spirituel. Ne cherchez pas à sentir, à goûter Dieu, pas même à vous le représenter. Foncez droit à travers les sentiers escarpés, en pleine « nuit » et, au sommet, vous trouverez Dieu.

Lui-même, d'ailleurs, s'en mêle et travaille avec une souveraine efficacité à nous « purifier ». Nul n'a plus souffert que ces âmes déjà si pures et si généreuses que furent les grands mystiques : S. Jean de la Croix, Ste Thérèse d'Avila, le Curé d'Ars qui paya d'atroces persécutions démoniaques ses conversions et son intimité avec le Christ, etc...

* *